

L'art de bien gouverner

Par **Laurence Gomez**, professeur de lettres modernes,
et **Ariane Clément**, professeur documentaliste, au lycée Edgar Quinet (Paris, 2^e)

► OBJET D'ÉTUDE : Formes de l'argumentation au XVII^e et au XVIII^e siècles

Sommaire

Supports :

- Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, 1951 ;
- Quintus Cicéron, *Manuel de campagne électorale*, 64 ap. J.-C. ;
- François Hollande, *Le Rêve français*, 2011 ;
- Érasme, *Institution du prince chrétien*, 1516 ;
- Nicolas Machiavel, *Le Prince*, 1532 ;
- Pierre Corneille, *Cinna*, 1640 ;
- La Fontaine, *Fables*, 1678 ;
- Blain et Lanzac, *Quai d'Orsay, Chroniques diplomatiques*, tome I, 2010.

Étape 1. La conquête du pouvoir

Séance 1 : L'ambition

Séance 2 : Les promesses

Étape 2. L'exercice du pouvoir

Séance 3 : Le bon prince et le bon régime

Séance 4 : Les doutes et la crise politique

Séance 5 : Le roi et ses courtisans

Étape 3. Fin de partie

Séance 6 : Le pouvoir caricaturé

Séance 7 : La politique désacralisée

Séance 8 : Le président normal ou la peopolisation du politique

Présentation

N'en déplaise à Julien Benda qui, en 1927, dans *La Trahison des clercs*, stigmatisait les écrivains engagés, la littérature s'est souvent affirmée dans un questionnement face à l'histoire et à la politique. Si l'année cruciale de Dreyfus marque l'émergence de la figure de l'intellectuel engagé, nombre d'auteurs ont tenté, bien avant l'Affaire, d'interroger les faits politiques mais aussi d'influer sur les gouvernants. Il s'agira donc de montrer comment les arts et lettres s'emparent de la question du pouvoir.

Cette séquence répond aux impératifs de l'objet d'étude « Les formes de l'argumentation au XVII^e et au XVIII^e siècle », et aux instructions officielles indiquant qu'« on peut intégrer à ces groupements des textes et des documents appartenant à d'autres genres ou à d'autres époques, jusqu'à nos jours » et soulignant l'intérêt de textes « en relation avec les langues et cultures de l'Antiquité » afin de « donner aux élèves des repères concernant l'art oratoire et de réfléchir à l'exercice de la citoyenneté ». La séquence s'inscrit aussi aisément dans l'enseignement d'exploration « Littérature et société », dans les domaines « Écrire pour changer le monde : l'écrivain et les grands débats de société » et « Images et langages : donner à voir, se faire entendre ». Elle suivra un ordre chronologique afin de donner aux élèves un cadre pour la mémorisation.

Les + numériques

Dans cette séquence, vous pourrez exploiter les ressources multimédia suivantes, disponibles sur le site NRP dans l'espace « **Ressources abonnés** ». Rendez-vous sur <http://www.nrp-lycee.com>.



► Une séquence pour aller plus loin :
Au pouvoir : la revanche des femmes

ÉTAPE 1. La conquête du pouvoir

SÉANCE 1 L'ambition

Support : Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*.

Objectifs :

- Montrer la capacité du roman à évoquer le destin d'un homme d'État tout puissant, de l'intérieur et sans recherche apologétique ;
- Préparer une lecture analytique.

Durée : 1 heure.

Dans son roman, Marguerite Yourcenar imagine les mémoires de l'empereur romain Hadrien, de la dynastie des Antonins. Il succède à Trajan en 117 après J.-C., et règne jusqu'à sa mort en 138. Le deuxième chapitre, intitulé *Varius multiplex multiformis*, décrit les quarante premières années d'Hadrien, de 76 à 117 après Jésus-Christ, depuis son enfance jusqu'à son accession au trône impérial de Rome, en passant par ses campagnes militaires. À quarante ans, Hadrien ne cache plus ses ambitions.

TEXTE 1

J'ai compris que peu d'hommes se réalisent avant de mourir : j'ai jugé leurs travaux interrompus avec plus de pitié. Cette hantise d'une vie frustrée immobilisait ma pensée sur un point, la fixait comme un abcès. Il en était de ma convoitise du pouvoir comme de celle de l'amour, qui empêche l'amant de manger, de dormir, de penser, et même d'aimer, tant que certains rites n'ont pas été accomplis. Les tâches les plus urgentes semblaient vaines, du moment qu'il m'était interdit de prendre en maître des décisions affectant l'avenir : j'avais besoin d'être assuré de régner pour retrouver le goût d'utile. Ce palais d'Antioche, où j'allais vivre quelques années plus tard dans une sorte de frénésie de bonheur, n'était pour moi qu'une prison, et peut-être une prison de condamné à mort. J'envoyai des messages secrets aux oracles, à Jupiter Ammon, à Castalie, au Zeus Dolichène. Je fis venir des mages ; j'allai jusqu'à faire prendre dans les cachots d'Antioche un criminel désigné pour la mise en croix, auquel un sorcier trancha la gorge en ma présence, dans l'espoir que l'âme flottant un instant entre la vie et la mort me révélerait l'avenir. Ce misérable y gagna d'échapper à une plus longue agonie, mais les questions posées restèrent sans réponse.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, éditions Gallimard.

→ Questions

1. Quel est le trait de caractère d'Hadrien dominant ici ?
2. En quoi ce passage se situe à rebours de l'histoire officielle ?

→ Éléments de réponse

1. L'histoire d'une ambition

► **Le désir, la soif, l'urgence du pouvoir**

À l'histoire objective, Yourcenar préfère un point de vue intérieur. Les marques de la première personne nous plongent dans

l'aveu personnel d'Hadrien, qui évoque dans ce texte son goût immodéré du pouvoir. L'absence de pouvoir est présentée dans une série de mots qui marquent l'anéantissement (« frustrée », « immobiliser », « vaine », « empêchée ») et, inversement, le pouvoir est une absolue nécessité. Une succession d'infinitifs en fait une action vitale essentielle pour le corps (« manger » et « dormir ») et pour l'esprit (« penser » et « aimer »).

Pourtant, cette ambition est désignée péjorativement comme « convoitise » et n'est pas associée à une qualité : la comparaison prosaïque « comme un abcès » anéantit la grandeur et la solennité de l'ambition en la réduisant à une infection purulente. De même, le lexique de l'obsession (« un », « fixer », « immobiliser ») achève de désacraliser ce moment qui précède l'accession au pouvoir. Dans la deuxième partie du texte, cette ambition se voit figurée dans un récit concret. L'urgence pour Hadrien de prendre le pouvoir est soulignée par la juxtaposition des verbes au passé simple (« j'envoyai », « je fis venir ») et par la multiplication de noms évoquant les pratiques mystiques auxquelles il s'adonne pour lire l'avenir.

► **Une ascension brutale**

Le récit suit un crescendo dans l'ambition d'Hadrien jusqu'à l'épisode sanglant justifié par des termes qui brouillent les repères moraux : en effet, la victime devient « un criminel » qui « gagne d'échapper à une plus longue agonie ». On notera les détails visuels qui rendent l'évocation pittoresque (« trancher la gorge », « âme flottant ») ainsi que l'efficacité du récit composé de trois étapes successives : la désignation du criminel, le sacrifice, l'échec des prédictions. Le seul regret d'Hadrien est que la mort du prisonnier ne lui ait pas servi à entrevoir son avenir. Curieuse morale où le meurtre est légitimé par l'intérêt privé, où la fin importe plus que les moyens. Néanmoins, la prolepse « j'allais vivre plus tard dans une frénésie de bonheur » augure d'un avenir plus serein. Une fois au pouvoir, les actions d'Hadrien concourent à la mise en place d'un ordre, d'une harmonie. Les ambitions personnelles et les manœuvres laisseront place au souci de Rome et des Romains. Au sommet de l'État, Hadrien l'affirmera : « ma propre vie ne me préoccupait plus : je pouvais de nouveau penser au reste des hommes ».

2. Fausses mémoires et « mentir vrai »

► **Une fiction**

Alors que les mémoires impériaux sont souvent hagiographiques et élogieux, les mémoires fictives montrent ce qui se joue de l'intérieur : ici, l'ambition n'a pas pour mobile l'intérêt public puisque ni Rome ni les Romains ne sont jamais nommés. Seul l'appétit de pouvoir est en jeu.

► **La quête de la vérité du personnage**

Ainsi est dévoilée avec sincérité la part d'ombre d'Hadrien : son arrivisme, son égoïsme et son absence de scrupules. L'analyse est lucide, sans concessions ni justifications. En l'absence de modalisateurs, la parole se veut factuelle. Cette lucidité est portée par une écriture majestueuse reposant sur une alternance entre les phrases juxtaposées, subordonnées et coordonnées, sur l'évocation et la présence des dieux, le niveau de langue soutenu, et l'alternance entre réflexions et récit d'expériences.

SÉANCE 2 Les promesses

Supports :

- Quintus Cicéron, *Manuel de campagne électorale*, paragraphes 41, 42, 47 et 48 ;
- Discours de François Hollande le 26 mai 2011.

Objectifs :

- Repérer les différentes voies argumentatives ;
- Préparer une lecture cursive.

Durée : 1 heure.

Quintus Tullius Cicero est le frère de Marcus Tullius Cicero, le célèbre orateur Cicéron. Quand Cicéron reçoit cette lettre de son frère Quintus, au début de 64 après J.-C., il a déjà derrière lui une carrière bien remplie. Il a été élu questeur, édile, censeur mais il est ce que les Romains appellent un homme nouveau puisque nul avant lui, dans sa famille, n'a atteint le consulat, charge suprême dans l'État romain. Les deux consuls, élus pour une année, ont en effet la haute main, pendant ce laps de temps, sur l'administration civile des affaires militaires. Lors de l'élection de 64, Cicéron a en face de lui quatre candidats du parti des nobles et deux candidats du parti populaire. Quintus entend donc montrer ici à son frère ce que sont, dans pareil contexte, ses forces personnelles, les appuis sur lesquels il peut compter et la tactique électorale à employer. Ses conseils furent efficaces puisque Cicéron fut élu le 29 juillet à une très large majorité, devançant de très loin son principal concurrent, Antoine, candidat du parti populaire.

TEXTE 2

41. Puisque j'ai assez traité de l'établissement des amitiés, il faut traiter de l'autre aspect de la campagne qui concerne la faveur populaire. Celle-ci requiert de connaître les gens par leur nom, de savoir flatter, d'être constamment présent, de faire preuve de générosité, de faire parler de soi, de faire naître des espérances politiques.

42. Tout d'abord, tout ce que tu fais pour lier connaissance avec les gens, fais-le bien voir pour que tous s'en rendent compte [...] ; à mon avis, il n'y a rien de si propre à susciter la faveur populaire et la reconnaissance. Ensuite, ce qui n'entre pas dans ta nature, mets-toi bien dans l'esprit qu'il faut feindre de manière à paraître le faire naturellement. Ainsi, tu ne manques aucunement de l'affabilité qui convient à un homme bon et aimable, mais il est très nécessaire de savoir flatter, chose qui, si elle est vicieuse et honteuse dans les circonstances ordinaires de la vie, est en revanche indispensable dans la campagne électorale ; de fait, lorsqu'elle corrompt autrui par complaisance, c'est une chose immorale, tandis que lorsqu'elle ménage des amitiés, elle n'est pas tant condamnable, et elle est même indispensable au candidat, dont la physionomie, la figure et les propos doivent évoluer et s'adapter à la pensée et à l'intention de tous ceux dont il s'approche.

47. Caius Cotta, un expert en matière électorale, avait coutume de dire qu'en règle générale il promettait son soutien à tous, pour autant qu'on ne lui demandât rien de contraire à ses devoirs, mais l'apportait effectivement à ceux auprès de qui il estimait que ce soutien était le mieux placé ; il ne refusait, disait-il, à personne, parce que souvent se présentait une circonstance faisant que celui à qui il avait promis ne recourait pas à ses services, et que souvent il se trouvait qu'il fût moins occupé qu'il ne l'avait pensé ; et il ajoutait que ne peut pas se remplir la maison de celui qui accepte

seulement autant qu'il considère pouvoir assumer ; que le hasard fait que se présente telle affaire à laquelle on n'avait pas pensé, mais que telle autre qu'on avait cru avoir entre les mains, pour une quelconque raison, n'aboutit pas ; enfin, que la dernière chose à craindre est que se fâche celui à qui on a menti.

48. Ce risque-là, si tu promets ton aide, est incertain, remis à plus tard, et concerne un plus petit nombre de gens ; si en revanche tu refuses, tu t'en aliènes tout de suite et de façon certaine un plus grand nombre : en effet, il y a beaucoup plus de gens à demander la permission de recourir à l'assistance d'autrui que de gens à y recourir en effet. C'est pourquoi il vaut mieux que parmi tous ces gens quelques-uns s'irritent un jour contre toi sur le forum, plutôt que tous en permanence chez toi, surtout dès lors que l'on s'irrite contre ceux qui disent non davantage que contre celui qu'on voit bien empêché par une raison telle qu'il persiste à souhaiter faire ce qu'il a promis, s'il lui est possible de le faire de quelque manière.

Quintus Cicéron, *Manuel de campagne électorale*, traduction de Léopold Albert Constans, Les Belles Lettres.

TEXTE 3

La France n'avance que quand elle est portée par une grande ambition. Je propose de reprendre ce rêve français, celui qui a été ébauché par l'esprit des Lumières au XVIII^e siècle, celui qui a été dessiné par les révolutionnaires en 1789, ce rêve qui s'est affirmé dans la fondation de la République, qui s'est élargi et renouvelé avec la Résistance et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ce rêve qui a pris une forme nouvelle avec la victoire de François Mitterrand en 1981. Ce rêve de progrès, d'égalité, de justice, ce rêve de partage, ce rêve de force collective et de destins individuels qui s'unissent pour faire la France.

Ce rêve français est fondé sur une double confiance : confiance dans l'avenir, l'avenir individuel, personnel, mais aussi national, européen, mondial, et confiance dans la démocratie, qui doit être plus forte que les marchés, l'argent et les fondamentalismes.

Cette démocratie que les peuples arabes veulent enfin conquérir, arracher. Cette démocratie que nous avons portée ici en Europe et qui s'est diffusée dans le monde. Cette démocratie que nous aurions tant voulu que notre gouvernement et le président de la République défendent au moment où les dictateurs réprimaient leur peuple, alors que nous n'avons que des messages d'encouragement à l'égard des gouvernements en place, quand ce n'était pas une fourniture de services, pour ne pas dire de matériel militaire, qui était ainsi offerte à ces régimes.

Le rêve français, c'est la possibilité pour chacune et chacun d'accomplir son destin tout en contribuant au succès de son pays, c'est-à-dire en réconciliant la réussite à laquelle tout individu a droit et la capacité de vivre ensemble, tous ensemble.

François Hollande, *Le Rêve français. Discours et entretien*, éditions Privat, 2011.

→ **Questions**

1. Quels conseils électoraux Quintus prodigue-t-il à son frère ?
2. Comparez ces conseils avec le discours que fit François Hollande le 26 mai 2011 avant d'être désigné candidat par le parti socialiste. Dans quelle mesure le candidat applique-t-il les conseils de Quintus Tullius ?

→ Éléments de réponse

1. Le pragmatisme contre l'éthique

Dans *La Rhétorique I*, Aristote distingue trois voies argumentatives : l'*ethos* (l'image que l'orateur donne de lui auprès du public), le *pathos* (l'ensemble des émotions que l'orateur cherche à provoquer chez les auditeurs) et le *logos* (l'argumentation logique et dépassionnée, celle qui permet de prouver).

► Ethos

Les conseils de Cicéron tiennent compte essentiellement de l'*ethos*, c'est-à-dire de l'image qu'il doit donner aux futurs électeurs. Les techniques susceptibles de donner de la crédibilité au candidat reposent sur la flatterie (« connaître les gens par leur nom », « savoir flatter », « être constamment présent »), sur l'ostentation (« fais-le bien voir », « la faveur populaire », « faire parler de soi »), et sur la capacité de s'adapter à son interlocuteur. Le présupposé de ces techniques est la compromission : l'orateur pour être élu doit accepter de feindre, comme l'atteste l'antithèse entre naturel et artifice qui structure le texte : à « nature », « naturellement » s'oppose « feindre » et « paraître ».

► Pathos

Le candidat devra également jouer sur le *pathos* en suscitant l'espoir par des promesses. L'efficacité de la promesse telle que la

formule implicitement le texte est qu'elle ne relève ni du serment ni de l'engagement. Elle n'est pas acte mais action électorale. Elle permet d'accroître la popularité. Peu importe qu'elle soit tenue ou non. La réalisation de la promesse et la réaction de ceux à qui on a menti ne sont pas prises en compte ou sont minimisées : « la dernière chose à craindre est que se fâche celui à qui on a menti », « il vaut mieux que parmi tous ces gens quelques-uns s'irritent un jour contre toi sur le forum ». L'utilité est le seul guide de l'action et il est plus utile de promettre et mentir que de refuser.

► Logos

On notera que le *logos*, c'est-à-dire l'argumentation logique et dépassionnée, est absent des conseils de Quintus. L'art enseigné est celui de la démagogie.

2. La nécessité de la promesse en politique

Le discours que fit François Hollande le 26 mai 2011 avant d'être désigné candidat par le parti socialiste illustre assez bien le propos de Quintus. C'est un discours qui crée l'espoir en promettant l'accomplissement des destins individuels et des destins collectifs. Il rappelle que le « rêve français » s'inscrit dans une histoire nationale, celle des Lumières et de Mai 68. Finalement, pour éveiller les électeurs, il faut promettre un monde nouveau et non pas les plonger dans leur réalité sociale et économique.

ÉTAPE 2. L'exercice du pouvoir

SÉANCE 3 Le bon prince et le bon régime

Supports :

- Érasme, *Institution du prince chrétien* ;
- Nicolas Machiavel, *Le Prince*.

Objectifs :

- Approcher et comparer deux textes clés de la Renaissance ;
- Aborder l'exercice de la dissertation.

Durée : 2 heures.

C'est en 1516 qu'Érasme, humaniste évangélique hollandais, fait publier *l'Institution du Prince chrétien*. Il dédie son ouvrage à celui qui sera bientôt l'empereur Charles Quint et qu'il conseille alors. Dans cette œuvre, Érasme fait de l'évangélisme politique le principe directeur pour construire un idéal souverain, à une époque où l'Église catholique a un profond besoin de réformes.

Le Florentin Nicholas Machiavel, quant à lui, défend une toute autre conception du pouvoir et de la manière dont son détenteur, le Prince, doit l'exercer. Dans son œuvre éponyme, rédigée en 1513 et publiée de manière posthume en 1532, il détaille en vingt-six chapitres une série de réflexions et conseils prodigués au nouveau dirigeant de sa cité, Laurent de Médicis. Son retour au pouvoir marque le glas d'une éphémère république florentine, dans laquelle Machiavel a joué le rôle de diplomate pendant 15 ans. Ce texte constitue avant tout une réflexion lucide et désenchantée sur la manière de conserver le pouvoir. Le chapitre 15, sans doute le plus controversé par les détracteurs de la pensée de Machiavel,

ouvre la partie où l'auteur recense les qualités que le Prince doit s'efforcer d'avoir dans l'exercice de ses fonctions.

TEXTE 4

Le tyran administre son État par la violence, par la ruse et les moyens les plus perfides : il n'a en vue que son intérêt particulier. Le vrai roi s'inspire de la sagesse, de la raison, de la bienfaisance, il ne pense qu'au bien de l'État. [...] Le bon roi pense que la richesse des citoyens est la seule de nature à assurer sa propre richesse. Un bon prince n'accepte jamais aucune guerre, excepté quand, après avoir tout tenté, il ne peut l'éviter par aucun moyen. [...]

Que le Prince vraiment chrétien réfléchisse à la différence entre l'homme, né pour la paix et l'amour, et les bêtes sauvages, nées pour la rapine et la guerre.

Érasme, *Institution du prince chrétien*, 1516,
traduction de Claude Joly.

TEXTE 5

**Des choses pour lesquelles tous les hommes,
et surtout les princes, sont loués ou blâmés**

Il reste à examiner comment un prince doit en user et se conduire, soit envers ses sujets, soit envers ses amis. Tant d'écrivains en ont parlé, que peut-être on me taxera de présomption

si j'en parle encore ; d'autant plus qu'en traitant cette matière je vais m'écarter de la route commune. Mais, dans le dessein que j'ai d'écrire des choses utiles pour celui qui me lira, il m'a paru qu'il valait mieux m'arrêter à la réalité des choses que de me livrer à de vaines spéculations.

Bien des gens ont imaginé des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Mais à quoi servent ces imaginations ? Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, qu'en n'étudiant que cette dernière on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver : et celui qui veut en tout et partout se montrer homme de bien ne peut manquer de périr au milieu de tant de méchants.

Il faut donc qu'un prince qui veut se maintenir apprenne à ne pas être toujours bon, et en user bien ou mal, selon la nécessité.

Laissant, par conséquent, tout ce qu'on a pu imaginer touchant les devoirs des princes, et m'en tenant à la réalité, je dis qu'on attribue à tous les hommes, quand on en parle, et surtout aux princes, qui sont plus en vue, quelque une des qualités suivantes, qu'on cite comme un trait caractéristique, et pour laquelle on les loue ou on les blâme. Ainsi l'un est réputé généreux et un autre misérable [...] ; l'un dissolu, et un autre chaste ; l'un franc, et un autre rusé ; l'un dur, et un autre facile ; l'un grave, et un autre léger ; l'un religieux, et un autre incrédule, etc.

Il serait très beau, sans doute, et chacun en conviendra, que toutes les bonnes qualités que je viens d'énoncer se trouvassent réunies dans un prince. Mais, comme cela n'est guère possible, et que la condition humaine ne le comporte point, il faut qu'il ait

au moins la prudence de fuir ces vices honteux qui lui feraient perdre ses États. Quant aux autres vices, je lui conseille de s'en préserver, s'il le peut ; mais s'il ne le peut pas, il n'y aura pas un grand inconvénient à ce qu'il s'y laisse aller avec moins de retenue ; il ne doit pas même craindre d'encourir l'imputation de certains défauts sans lesquels il lui serait difficile de se maintenir ; car, à bien examiner les choses, on trouve que, comme il y a certaines qualités qui semblent être des vertus et qui feraient la ruine du prince, de même il en est d'autres qui paraissent être des vices, et dont peuvent résulter néanmoins sa conservation et son bien-être.

Nicolas Machiavel, *Le Prince*, chapitre 15, 1532, traduction française de Jean-Vincent Périès (1825).

→ Questions

1. Identifiez les principes et méthodes énoncés et pronés par chacun des auteurs.
2. Rédigez un texte synthétique qui montre en quoi ces deux conceptions du pouvoir reposent sur des conceptions différentes de l'homme.

→ Éléments de réponse

Voir tableau ci-dessous.

L'humaniste évangélique d'Érasme	Le pragmatisme de Machiavel
<p>• Un regard humaniste Si les préceptes et réflexions du livre s'adressent aux puissants, il n'en reste pas moins qu'ils dessinent une image plus générale de l'homme, car avant tout « <i>Nul n'est prince s'il n'est homme de bien</i> ». Il s'agit d'un homme guidé par « <i>la sagesse</i> », « <i>la raison</i> », « <i>la bien-faisance</i> » et qui se détourne de la « <i>violence</i> », ignorant ses intérêts particuliers et se préoccupant des intérêts publics, notamment dans le cas de ceux qui occupent les hautes fonctions. L'homme doit être moral, éthique en toute chose, puisqu'il prend place dans une communauté ou, en l'occurrence, la dirige. Il est celui qui enracine sa pratique religieuse dans l'esprit de charité et l'esprit de liberté, au cœur de la religion évangélique. Rappelons l'importance de la connaissance des textes et langues anciennes (grec, latin, hébreu) inséparables de l'étude des textes philosophiques anciens. L'humanisme est érudition, retour aux sources antiques et piété.</p> <p>• Un homme naturellement bon Érasme rappelle que c'est dans la nature même de l'homme d'être enclin à la paix et à l'amour. Créature faite à l'image de Dieu et touchée par sa grâce, l'homme tel que le pense l'humaniste est bon parce que hautement perfectible, notamment grâce au rôle que joue l'éducation. Les humanistes croient en la possibilité pour l'homme, par ses actions et sa piété, d'accéder au salut. Cependant, Érasme ne possède en rien une vision radicale de la question du libre arbitre, car la grâce demeure la cause principale des actions humaines.</p>	<p>• Une vision novatrice et polémique Machiavel souhaite tourner le dos à la philosophie humaniste de la Renaissance qui défend les qualités d'un prince vertueux, soumis à la religion. Pour lui, il ne s'agit pas de continuer à bâtir des théories imaginaires, mais d'aller « <i>à la vérité des choses</i> », formule qui témoigne de l'exigence réaliste à laquelle doit se soumettre tout penseur politique. L'art de bien gouverner est à ce prix, celui de se confronter à la réalité et à la tangibilité du fait politique. Machiavel souhaite donc « <i>tout ce qu'on a pu imaginer touchant les devoirs des princes</i> » pour proposer une théorie fondée sur l'empirisme plutôt que sur un idéal. La puissance de sa conviction se devine à travers les termes « <i>tout droit</i> », « <i>utile</i> », « <i>effective</i> ».</p> <p>• Éloge de la nécessité C'est la nécessaire conservation du pouvoir par le prince qui guide la réflexion de Machiavel. Pour justifier sa théorie, le Florentin s'appuie sur un constat d'ordre psychologique, et non pas un idéal théologique, celui que les hommes ne sont pas foncièrement bons : « <i>que toutes les bonnes qualités que je viens d'énoncer se trouvaient réunies dans un prince [...] n'est guère possible, [...] la condition humaine ne le comporte point</i> ». Machiavel démontre que la nature humaine est foncièrement imparfaite. Il faut donc que le prince fasse preuve de « <i>prudence</i> » pour cultiver à la fois les vices et vertus qui lui seront utiles dans la conservation du pouvoir. C'est bien le principe de finalité, de nécessité qui guide la pensée de Machiavel : « <i>aussi, est-il nécessaire à un prince, s'il veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir ne pas être bon, et d'en user et de ne pas en user selon la nécessité</i> ».</p>

SÉANCE 4 Les doutes et la crise politique

Support : Corneille, *Cinna*, acte II, scène 1 (vers 353 à 404).

Objectif : Montrer les ressources du théâtre pour mettre en scène les conflits intérieurs du politicien.

Durée : 1 heure.

Cinna est une tragédie de Corneille écrite en 1640 et qui met en scène la clémence de l'empereur Auguste, déjà décrite par les historiens Sénèque et Dion Cassius. Le premier acte expose l'action : Émilie et Cinna veulent assassiner Auguste et mettre en place une république. La scène 1 de l'acte II s'ouvre sur l'entrée en scène d'Auguste. L'horizon d'attente du spectateur est marqué par deux questions : Auguste est-il ce monstre tel que le décrivent Cinna et Émilie au premier acte où il ne paraît pas ? Pourquoi enfin peut-on parler de crise politique ?

TEXTE 6

AUGUSTE

- Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang,
360 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
- 365 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
- 370 Et, monté sur la faite, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession, j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
- 375 Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon père en a joui de même.
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
- 380 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé ;
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
- 385 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
- 390 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
- 395 Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;

- Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
400 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main.
Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république :
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Corneille, *Cinna*, acte II, scène 1.

→ Questions

1. Quelle figure royale Corneille met-il en scène ?
2. Pourquoi peut-on parler de crise politique ?

→ Éléments de réponse

1. Un empereur désabusé

Dès le début de la scène, Auguste apparaît au point culminant de son pouvoir, qu'il définit en des termes hyperboliques : « *empire absolu* », « *pouvoir souverain* », « *grandeur sans bornes* ». C'est un pouvoir exercé par la force (« *Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang* ») qui semble embrasser l'univers. Force du personnage, élargissement spatial, emploi de l'hyperbole sont autant d'indices qui permettraient d'associer Auguste à un héros épique. Mais la foi en son action lui manque pour devenir un héros épique : tous les intensifs du début de la tirade viennent s'échouer sur le restrictif « *N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit / Et qu'on cesse d'aimer, sitôt qu'on en jouit* ». Le décalage entre rêve et réalité du pouvoir est manifeste. Auguste apparaît comme un monarque lassé.

Les raisons ne manquent pas. L'empereur énumère les servitudes de celui qui tient les rênes du gouvernement (vers 373 à 376). Une raison intime explique également sa lassitude ; il ne trouve plus d'intérêt pour le pouvoir (vers 365-366). Quand l'ambition se tarit, le désir de l'empereur va se poser sur une autre maîtrise, celle de soi.

2. Une crise politique

Les doutes d'Auguste l'amènent à se poser des questions politiques : faut-il abdiquer ou continuer de régner ?

Auguste va chercher tout d'abord une réponse dans l'histoire de ses prédécesseurs : Sylla et César. Le contraste entre les caractères des deux hommes est frappant, il est souligné par une antithèse entre le bien et le mal (« *débonnaire* » / « *cruel, barbare* ») et un contraste métrique. Le vers blâmant Sylla comporte de nombreuses coupes (2 / 2 / 2 // 4 / 2) qui affaiblissent la césure et créent un rythme heurté alors que le vers faisant l'éloge de César est marqué par une césure forte et davantage d'harmonie. Le destin des deux hommes connaît un renversement paradoxal : Sylla a fait du mal et il a bien fini, César a fait le bien et il a mal fini. Le passé constitue donc un « *miroir trompeur* » pour décider de l'avenir : « *Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées / N'est pas toujours écrit dans les choses passées* ».

Délaissant l'histoire et ses aléas, Auguste s'adresse à Cinna et Maxime, non seulement pour leur demander conseil mais pour remettre entre leurs mains son sort et celui de Rome : « *Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main* » (vers 400), « *Votre avis est ma règle* » (vers 403). Les impératifs qui se succèdent ne sont plus là pour recevoir des ordres mais pour en demander. Ce changement peut être perçu comme un coup de théâtre qui accroît la tension dramatique : si Auguste abdique et devient « *simple citoyen* », le crime sera-t-il évité ? Auguste apparaît aux antipodes de ce que le spectateur attendait : il doute du pouvoir.

SÉANCE 5 Le roi et ses courtisans

Supports : Jean de La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste* et *Le Lion, Le Loup et le Renard*, *Fables*, livre 2, 1678.

Objectif : Montrer comment la fable permet une peinture virulente du monde de la cour.

Durée : 1 heure.

À l'instar de Molière et La Bruyère, La Fontaine a observé les hommes de son siècle. Dans ces deux fables, l'auteur nous présente le monde de la cour : un monde de trahisons, de perfidie et de machinations. Un monde où il faut craindre même le prince. Un monde où le droit importe peu face à l'éloquence des puissants.

→ Questions

1. Comment La Fontaine peint-il le monde de la cour ?
2. Quelle image du monarque donne La Fontaine dans les deux fables ?

→ Éléments de réponse

1. La cour et les rapports de force

Le monde de la cour est un monde où le plus fort l'emporte. L'argumentation du Renard dans *Le Lion, le Loup et le Renard* est très efficace : celui-ci justifie son absence en s'appuyant sur la religion

et le savoir des savants. Il invente une raison flatteuse qui signale sa marginalité comme un hommage. Il légitime le discours du roi qui ne veut pas vieillir et accuse la nature défaillante. Il utilise une image légère (« robe de chambre ») pour justifier son remède atroce. Il l'emporte non parce qu'il a raison mais parce qu'il est le plus convaincant. De même, dans *Les Animaux malades de la peste*, le procès est inéquitable : la faute du lion est plus grave que celle de l'âne, mais c'est l'âne qui est condamné par un renversement de valeurs donnant raison au plus puissant. Au contraire du lion qui a un avocat, l'âne n'a pas le droit de se défendre et il est immédiatement condamné.

2. Un roi faible et cruel

Le roi, symbolisé par le lion, apparaît démythifié, caractérisé dans *Le Lion, le Loup et le Renard* par un lexique péjoratif : « décrépité », « goutteux », « n'en pouvant plus ». Il est également naïf, comme le montre le décalage entre le remède conseillé par le Renard (« s'appliquer la peau d'un loup fumante ») et sa réaction (« Le Roi goûte cet avis-là »). Il est versatile et obéit au dernier qui parle sans prendre le temps de la réflexion : après avoir écouté le loup, il obéit au renard. Inversement, le roi des *Animaux malades de la peste* maîtrise l'art oratoire mais son discours atténue les faits, avec l'adverbe « quelquefois » et la proposition subordonnée de condition « s'il le faut ». Le passage du pronom *je* au *nous* indique qu'il refuse implicitement toute responsabilité personnelle. Enfin, il n'intervient pas dans le verdict final, ne cherche pas à défendre l'âne et laisse les courtisans se charger du réquisitoire. L'image du roi engage une réflexion sur le pouvoir de la parole et sur les rapports de force qui régissent les individus.

ÉTAPE 3. Fin de partie

SÉANCE 6 Le pouvoir caricaturé

Support : Caricature *Crimes et folies de Badinguet*, Bruxelles, éditions Vaillant Puissant, 1871.

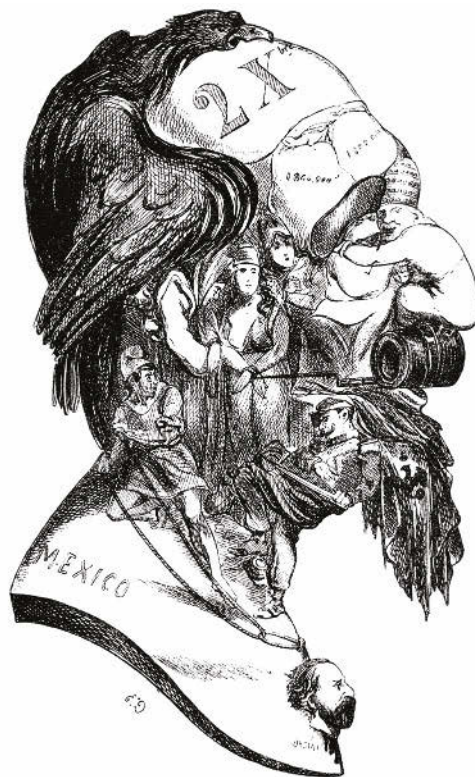
Objectif : Lire et décrypter une caricature du XIX^e siècle.

Durée : 3 heures.

Cette caricature de Napoléon III a été publiée par l'éditeur bruxellois Vital Puissant, virulent opposant au régime bonapartiste, déjà condamné pour avoir introduit des feuilles contestant violemment le gouvernement.

→ Questions

1. Observez attentivement la caricature ci-contre. Indiquez la signification des éléments composant ce dessin : les dates, les noms de lieux, les personnages qui figurent dans la joue et le bas du visage.
2. Après une rapide recherche sur Internet, expliquez en quoi cette caricature s'inspire de la technique arcimboldienne.



→ Éléments de réponse

1. Une caricature à charge : l'empereur moqué

Le titre de l'œuvre ne laisse aucun doute sur les intentions du caricaturiste. Ce dernier annonce son intention de recenser l'ensemble des « crimes et folies » dont s'est rendu coupable durant dix-huit années le régime napoléonien, symbolisé par l'aigle impérial dans la chevelure. L'empereur est ici surnommé Badinguet, sobriquet ridicule donné à l'empereur Napoléon III par ses détracteurs.

1. La date du coup d'État est indiquée sur le front de l'empereur, rappelant qu'il a pris le pouvoir par la force le 2 décembre 1852.

2. La fin récente et catastrophique de l'Empire est également épinglée sur son front avec la capitulation cuisante de la bataille de Sedan inscrite en toutes lettres.

3. Les femmes endormies qui s'entrelacent pour composer la joue de Badinguet symbolisent les lois répressives ainsi que la censure, autant de libertés brimées et bâillonnées.

4. Le caricaturiste brocarde particulièrement l'État pontifical, qui a longtemps soutenu l'Empire dans sa phase autoritaire établi par le coup d'État du 2 décembre 1851. C'est en effet le pape Pie IX, nu comme assoupi dans les bras de son fidèle secrétaire d'État le cardinal Antonelli, qui figure le nez de l'empereur.

5. En toutes lettres, trois noms de lieux évoquent les stériles expéditions du Mexique – qui durèrent de 1861 à 1866, inutiles et coûteuses en vies humaines –, ainsi que les déportés politiques envoyés à Cayenne et Lambessa.

6. Un soldat français est comme abandonné dans le bas du visage de l'empereur. On peut y lire une critique de la manière dont l'empereur a traité ses troupes. Un soldat mexicain gravé dans le cou de Badinguet semble d'ailleurs se moquer de la fragile condition du soldat français.

7. Enfin, la tête d'homme utilisée comme pendentif est probablement celle de Felice Orsini, exécuté pour avoir tenté d'assassiner en 1866 l'empereur Napoléon III et son épouse.

2. L'inspiration arcimboldesque

On reconnaît dans la construction de cette caricature le style de Giuseppe Arcimboldo, peintre maniériste du XVI^e siècle et portraitiste officiel de la cour des Habsbourg. Ses quatre portraits de profil qui font partie de la série des *Quatre saisons*, réalisée en 1563 et visible au musée du Louvre, constituent une allégorie à la gloire du règne de l'empereur du Saint-Empire romain germanique. Ils exaltent la toute-puissance de l'empereur, Maximilien II, dont le règne semble immuable au même titre que le rythme des saisons.

La caricature ici étudiée détourne la technique du portrait composé : au lieu d'exalter la puissance de l'empereur, comme le faisait Arcimboldo en son temps, elle dresse un bilan à charge du régime.

SEANCE 7 La politique désacralisée

Support : *Quai d'Orsay, Chroniques diplomatiques*, tome 1, 2010, éditions Dargaud, p. 15 (reproduite page suivante).

Objectifs :

- Montrer comment la bande dessinée *Quai d'Orsay* brosse un tableau critique du quotidien technocratique de la vie d'un cabinet et de la réalité de l'exercice du pouvoir ;
- Rédiger un commentaire à partir des questions proposées.

Durée : 2 heures.

La bande dessinée de Christophe Blain et Abel Lanzac traite d'une histoire directement inspirée de la réalité puisqu'elle met en scène un ministre des Affaires étrangères, Alexandre Taillard de Worms. La particule de son nom et son évidente ressemblance physique évoquent le ministre qui a officié aux Affaires étrangères de 2002 à 2004, Dominique de Villepin. Cette œuvre constitue également un témoignage unique et réaliste sur l'exercice effectif des fonctions dans un cabinet ministériel. Le scénariste qui signe ici sous le pseudonyme de Lanzac a en effet réellement officié au sein du cabinet ministériel et a occupé les fonctions de rédacteur des discours du ministre. Cette œuvre relate donc le récit d'une éducation en politique mais laisse transparaître un certain désenchantement. La planche étudiée met en exergue l'exubérance un peu vaine d'un flamboyant ministre des Affaires étrangères, entre charisme et vacuité.

→ Questions

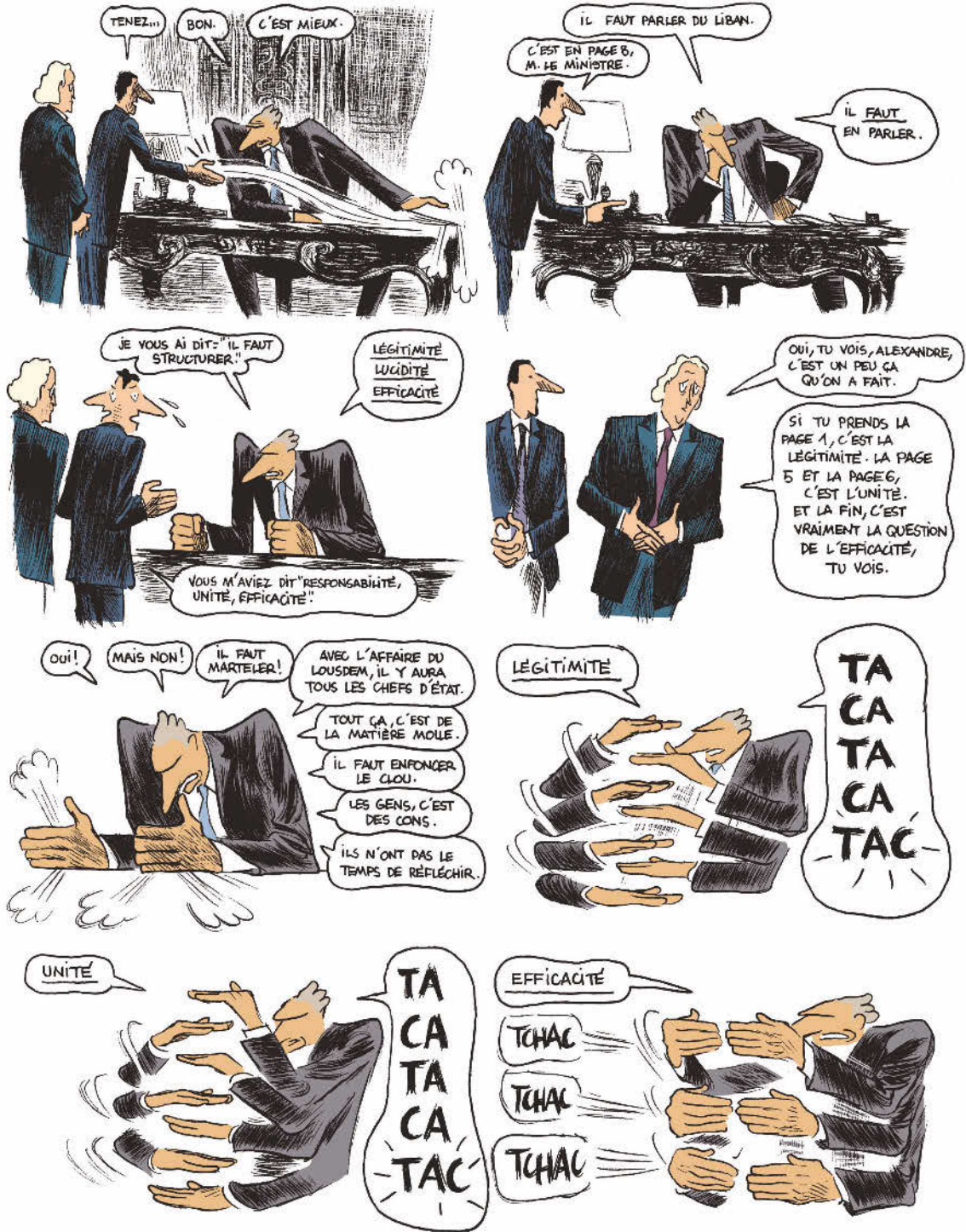
1. Quels traits de caractère du ministre sont mis en exergue ici ?
2. Quels procédés graphiques sont utilisés pour souligner ces traits de caractère ?

→ Éléments de réponse

La planche met en scène trois personnages centraux de la bande dessinée *Quai d'Orsay* : Arthur Vlamincq, jeune conseiller chargé de la rédaction des discours qui fait ses débuts au ministère des Affaires étrangères, Alexandre Taillard de Worms, le ministre, et Maupas, le directeur de cabinet. Vlamincq et Maupas présentent un projet de discours, que le ministre écarte sans même le lire, estimant que ses assistants n'ont pas respecté ses consignes.

Dès la première vignette de la planche, le lecteur est saisi par les signes cinématiques qui intensifient les mouvements du ministre : traits multiples, déplacements d'air représentés par des dessins de nuage. La trame de fond entièrement blanche, l'absence de délimitations entre les vignettes, le mouvement des mains du ministre décomposé de case en case renforcent l'impression de rapidité et de violence de ces mouvements. Le texte révèle la vitesse et la violence de la parole ministérielle ; certaines phrases prononcées par le ministre, presque brutales, laissent transparaître un mépris pour son auditoire potentiel : « *il faut marteler* », « *il faut enfoncer le clou* », « *les gens, c'est des cons* », .

Taillard de Worms occupe l'espace physique et social à la fois : il monopolise la parole et semble vouloir imposer à ses conseillers sa vision de la politique. Le ministre est d'ailleurs représenté de face – tout au long de la planche, à l'exception de la case 4 –, installé majestueusement à son bureau, dans le décorum luxueux du Quai d'Orsay. Ses conseillers sont relégués quant à eux à l'extrémité gauche des premières cases et sont représentés de dos ou de trois-quarts, allant même jusqu'à disparaître complètement des dernières cases de la planche. Dans la case 5, pas moins de huit phylactères de textes sont nécessaires au ministre pour déployer sa parole, qui laisse une impression de vacuité. Il concentre sa pensée sur une idée fixe construite autour de trois items : « *légitimité, unité, efficacité* ». On s'aperçoit d'ailleurs à la lecture du dialogue de la troisième case que ces notions sont interchangeable. « *Vous m'aviez dit "responsabilité, unité, efficacité"* », se défend timidement le jeune conseiller. La parole du ministre sonne donc creux, comme détachée de toute conscience de la réalité ; le ministre brasse littéralement et graphiquement du vent.



6

SÉANCE 8 Le président normal ou la peopolisation du politique

Supports : Unes de *Paris-Match* (n° 3401, 24 juillet 2014) et de *Voici* (n° 1431, 10 avril 2015).

Objectifs :

- Dans le cadre de l'éducation aux médias, mener une réflexion sur le rapport de l'homme politique à la presse *people* ;
- Produire un court texte argumenté.

Durée : 2 heures.



→ Questions

1. Proposez une analyse détaillée des unes de ces deux hebdomadaires. Quels sont les codes et thématiques propres à la presse *people* ?
2. Après une recherche, expliquez dans un court paragraphe quels intérêts peuvent tirer les politiques de la peopolisation.

→ Éléments d'analyse

1. L'homme politique, un *people* comme les autres

Ces deux unes permettent, individuellement et par leur mise en relation, de définir un certain nombre de codes utilisés par la presse *people*.

La une du magazine *Paris-Match* daté de juillet 2014 met en scène le couple de Nicolas Sarkozy et Carla Bruni en vacances dans le Var, au volant d'un scooter. Le titre « *Deux amoureux en vacances, sport, farniente... et Giulia* » positionne clairement cette une de magazine dans la catégorie presse *people*. Le champ lexical utilisé est celui du privé (« *deux amoureux* », « *sport* », « *farniente* », mention du prénom de leur fille). Une deuxième photographie, plus petite, illustre d'ailleurs cette intrusion dans la sphère familiale privée : on y devine la petite fille du couple se baignant avec ses parents. Alors que les autres titres évoquent des sujets graves d'actualité – crash du vol MH-17, reportage à Gaza, ville martyre –, la une ne traite d'aucun sujet sérieux concernant l'ancien président. Ce dernier est présenté à son avantage, reposé, souriant, jouant son rôle d'époux et de père de famille attentif et investi.

La une de l'hebdomadaire *Voici* daté du 10 avril 2015 présente une photographie prise certainement par un paparazzi sans l'accord du président en exercice, François Hollande. Le président apparaît avec celle qui est présentée comme sa compagne, l'actrice

Julie Gayet, lors d'une promenade familiale. Pas de mise en scène pour cette photographie. La mauvaise qualité de l'image, floutée en bas de page, accentue l'impression d'une photographie prise à l'insu des protagonistes. À la différence de la une de *Paris Match*, seules les actualités *people* sont déclinées en une du *Voici*, et le couple ne semble pas avoir conscience d'un quelconque objectif. Le titre accrocheur (« *François Hollande et Julie Gayet : ils vivent leur amour au grand jour !* »), l'utilisation du point d'exclamation sont autant de techniques utilisées par la presse *people*.

L'intime, l'amour, l'argent, le glamour, les sentiments forts (l'aspect mortifère de la photographie du magazine *Voici* peut, à elle seule, susciter l'intérêt et la curiosité du lectorat) sont des thématiques récurrentes de cette presse. L'image publiée invite le lecteur à se percevoir comme pénétrant un monde interdit, refusé, intime, voilé. Il y a interpénétration de mondes clairement distincts mais superposés : homme public / homme privé, homme politique / homme amoureux, homme puissant / homme sensible, homme lointain / homme proche. Ce n'est pas tant la synthèse entre ces aspects que les photographies cherchent à établir mais un mouvement de balancement entre ces mondes qui maintient le lecteur en éveil et suscite son intérêt, son interrogation. La presse *people* se concentre sur la sphère privée et joue sur le sentiment de proximité que ces sujets peuvent faire naître chez le lecteur.

2. Politique et presse *people* : séduction et quête de normalité

La peopolisation du politique recouvre à la fois l'irruption de la presse *people* dans la sphère politique et l'alignement de nombreux médias et des hommes politiques eux-mêmes sur cette presse *people* dans le traitement de la personne politique. Phénomène subi par les politiques, la peopolisation s'avère être également un outil aux intérêts multiples pour ces derniers.

Occuper le terrain médiatique et particulièrement les unes de la presse *people* permet aux hommes politiques de gagner en popularité. La presse *people* subit moins la crise que la presse traditionnelle et compte un lectorat fidèle et considérable, elle leur offre ainsi l'opportunité de toucher un plus grand nombre de lecteurs.

Si les politiques acceptent d'être mis en scène dans une sphère privée, c'est souvent pour mieux contrôler leur image. Il s'agit pour eux d'être présentés sous leur meilleur jour, souriants, affables, incarnant des chefs de famille parfaits ; les photographies sont d'ailleurs souvent retouchées pour que leur aspect physique soit également irréprochable.

Enfin, cette volonté de séduire se double d'une quête de proximité avec un électorat démobilisé, voire désenchanté, par les pratiques démocratiques. Pour conquérir ou reconquérir son électorat, l'homme politique descend volontairement de son piédestal et se place sur un pied quasi d'égalité avec le lectorat/électorat de la presse *people*. Pour exemple, deux mois après la publication de la une de *Paris-Match* ici étudiée, Nicolas Sarkozy annonçait son retour en politique après l'échec des présidentielles de 2012. « *Décliné sur le mode de la proximité, le *people* est à notre image* ¹ » : on peut voir dans ce phénomène une quête de normalité pour l'homme politique qui, en se rapprochant de ses électeurs, souhaite gagner leur confiance et leur vote.

1. Jamil Dakhli, « *People et politique : un mariage contre nature ? Critères et enjeux de la peopolisation* », *Questions de communication*, n° 12, 2007 (article consultable sur <http://tinyurl.com/politique-people>).